

# Jean-Benoît Puech est-il un auteur sans œuvre?

Maryse AUBUT

Université Stendhal Grenoble 3

Jean-Benoît Puech écrit pour la première fois à Louis-René des Forêts vers l'âge de vingt ans. Il souhaite rencontrer l'auteur du *Bavard*, l'un des livres qui l'a le plus profondément marqué et a contribué à sa vocation d'écrivain. Ce désir, par ailleurs un peu anachronique à l'époque d'un structuralisme triomphant (l'entrée liminaire des journaux est en effet datée de 1971) qui récuse toute référence au biographique, Jean-Benoît Puech le justifie en dévoilant un intérêt similaire chez son « maître », Louis-René des Forêts :

Je lui dis que je voudrais étudier l'œuvre de Raymond Roussel.  
Il me répond que pour sa part, plus encore que cette œuvre

certes très singulière, c'est la vie de Roussel qui l'intéresse, ou plutôt le personnage, dont son ami Michel Leiris, qui l'a connu, lui a parlé parfois en des termes étonnants. [...] Louis-René des Forêts, l'un des maîtres admirés par les avant-gardistes de la revue *Tel Quel*, qui interdit formellement toute approche biographique en littérature (la collection complète est là derrière lui), et surtout l'écrivain effacé derrière ses livres (comme *Le Bavard*, « ce pur récit de fantôme où même le fantôme est absent », écrit Blanchot), des Forêts manifeste de l'intérêt pour un homme plus que pour son œuvre! [...] Je n'ai pas osé dire à des Forêts que la vie de Roussel [...] me fascine tout à fait. [...] En réalité, la vie d'un auteur m'intéresse tout autant que son œuvre, en tout cas la vie de certains auteurs, en tout cas la sienne, puisque je lui ai écrit et puisque j'ai souhaité le rencontrer, voir en chair et en os le « fantôme » dont parle à mots couverts Blanchot lui-même — et cela malgré les théories formalistes à la mode à Paris et même à Orléans. (2000, p. 12)

Ce passage est ici particulièrement intéressant à étudier : il s'agit en effet de déterminer ce qui doit se trouver « derrière », de l'homme ou de l'œuvre. Dans l'extrait, la collection des *Tel Quel* est littéralement « derrière » Louis-René des Forêts et « l'écrivain effacé derrière ses livres », tel que dépeint par Blanchot, est automatiquement invalidé par des Forêts lui-même, qui confie s'intéresser à des auteurs pour autre chose que leur œuvre. Il faut noter aussi que l'intérêt de Louis-René des Forêts pour la vie de Raymond Roussel passe par le récit qu'un autre auteur, en l'occurrence Michel Leiris, lui en a fait; c'est donc une sorte de chaîne qui se crée entre écrivains, une sorte de filiation qui est loin de s'appuyer sur les « théories formalistes à la mode », comme l'écrit Puech.

On est, dans cet extrait, dans la valorisation du personnage de l'écrivain et dans la transmission d'une sorte de culture de l'écriture, d'un enseignement du métier d'auteur, et l'élaboration d'un journal d'apprentissage, telle que conçue par

Jean-Benoît Puech, s'inscrit tout à fait dans le prolongement de cette pensée. Ce journal, qu'il tiendra sur près de vingt ans, sera donc en quelque sorte le compte-rendu d'un apprentissage qui se construira par le biais de la relation qu'il entretiendra avec Louis-René des Forêts. Mais cet apprentissage ne sera pas celui d'une technique d'écriture en tant que telle (quoique cela soit aussi parfois le cas, lorsque par exemple Puech soumettra ses textes à la lecture critique de des Forêts), mais plutôt un apprentissage lié à la fabrication de son propre personnage d'écrivain, de son « moi auctorial » en quelque sorte. La question de déterminer ce qui doit se retrouver « derrière », de l'homme ou de l'œuvre, telle qu'évoquée précédemment, se révèle donc rapidement caduque, puisqu'il s'agit de se créer en tant qu'auteur et d'inclure cette création dans la sphère de l'œuvre (et c'est bien là, de surcroît, ce qui fascine les deux auteurs à propos de Roussel).

### ***Renier son père pour mieux s'inventer***

La rupture, désormais célèbre, des deux écrivains dès lors que Puech manifesta le désir de publier le journal, va dans le sens de cet apprentissage. Pour se créer, on doit renier son « père », on doit brûler ses idoles. C'est d'ailleurs par la bouche même de des Forêts que Puech l'apprendra, ou enfin, dira l'apprendre, puisqu'il s'agit ici d'un journal maintes fois remanié. Cette réécriture pose évidemment sur la mémoire le lourd poids du soupçon. Toutefois, comme l'écrit des Forêts dans *Le Bavard*, « nous ne sommes pas ici pour courir après une vérité qui se dérobe sans cesse » (1998, p. 33) et il s'agit plutôt ici de dénicher la nature du désir qui se donne à lire à travers

l'élaboration de ce journal. Puech rapporte ainsi ces propos qu'aurait tenus des Forêts :

LR me dit que lui aussi, je le renierai. Que c'est dans l'ordre des choses. Qu'on brûle toujours ce qu'on a adoré. Puis il ajoute qu'il dit cela parce qu'il a actuellement l'impression que certains de ses amis, sinon le renient, du moins le délaissent, ou l'abandonnent. (2000, p. 31)

La résistance de Louis-René des Forêts à la publication, qui était pourtant au courant de l'existence de ce journal et en avait même lu de nombreux extraits, n'a donc fait que sceller une rupture longuement préparée. Cette rupture était, pour Dominique Rabaté, inévitable : « Curieusement, Jordane ne semble pas voir que son geste relève typiquement du double lien, puisqu'il demande à son Père substitutif de l'autoriser à accomplir ce qui doit se lire comme une liquidation symbolique de ce même père! » (2001, p. 49) Ce refus, survenu, d'après le journal, à la fin de l'année 1989 et auquel Jean-Benoît Puech se plie un instant est, paradoxalement, le prétexte (et j'insiste lourdement sur ce mot) à la création d'un double imaginaire, Benjamin Jordane. Puech change tous les noms, à commencer par le sien, tous les titres de livres, tous les noms de lieux, et contourne ainsi le refus de Louis-René des Forêts. En 1993, *L'apprentissage du roman* est publié : Puech y apparaît sous sa véritable identité, mais en tant que simple présentateur du journal d'apprentissage de Benjamin Jordane, son double fictif. Il attendra sept ans avant de restituer, dans *Louis-René des Forêts, roman*, les véritables noms des protagonistes de la première édition du journal. Il est toutefois à noter que pour les proches de Jean-Benoît Puech, la mystification n'aura pas lieu : il publiera, dès 1991, un court extrait du journal dans le cahier *Louis-René des Forêts* qui utilise déjà les véritables noms.

Il s'agit donc d'une mystification de pure forme, d'un dédoublement volontairement exhibé. Ce journal possède ainsi une histoire qui lui est propre; son élaboration est, en elle-même, le récit dédoublé de la création d'un auteur. La relation père/fils y est par conséquent centrale : cette relation est d'ailleurs mise en valeur dès le départ par le choix du nom du romancier imaginaire. Ce Benjamin c'est, bien sûr, un rappel du nom du fils cadet du Jacob de *L'Ancien Testament*, le fils préféré, mais aussi celui dont la naissance coïncide avec la mort de la mère. Rachel, femme de Jacob, meurt en effet en couche. On entrevoit quelles conséquences, déjà, le choix de ce nom peut avoir dans une perspective psychanalytique, telle que, par exemple, Marthe Robert l'a étudié. Dominique Rabaté explique encore, dans « Le romancier de soi-même » : « [...] un double dont le nom dit que son destin est celui d'un fils, d'un benjamin des lettres [...] » (2001, p. 50) Le rapport père/fils sera donc déterminant dans l'évolution de la relation unissant Louis-René des Forêts à Jean-Benoît Puech (et unissant leurs avatars respectifs), mais aussi dans l'élaboration de ce journal qui se construit à la fois avec et contre le « père ». Marthe Robert explique la préséance du père dans la sphère de l'imaginaire par le fait qu'il peut être facilement remplacé, qu'il peut être le sujet de tous les phantasmes, puisque, au contraire de la mère, sa légitimité peut être remise en cause :

La nouvelle tendance du roman, sexuelle donc cette fois, trahit ses motifs jusque dans les ruses qu'elle déploie pour les camoufler. En se déclarant illégitime, en effet, l'enfant se place dans une situation qui, étant nécessairement voulue par lui, permet de déduire ses vraies raisons, et le cheminement de ses désirs cachés. D'abord il garde sa mère à ses côtés, et cette proximité crée une intimité d'autant plus étroite qu'elle s'impose désormais dans le récit comme le seul lien concret; puis [...] il relègue son père dans un royaume de fantaisie, dans

un au-delà de la famille qui a le sens d'un hommage et plus encore d'un exil, car pour le rôle qu'il joue alors dans l'ordre ordinaire de la vie, ce père royal et inconnu, cet éternel absent pourrait tout aussi bien ne pas exister, c'est un fantôme, un mort auquel on peut certes vouer un culte, mais aussi quelqu'un dont la place est vide et qu'il est tentant de remplacer. (1972, p. 51)

Mais que se passe-t-il lorsque la figure de la mère est absente dès l'origine? Lorsqu'elle est disparue? Sur qui peut reposer ce « lien concret », comme l'appelle Marthe Robert?

### ***La mère absente***

Si, pour le Benjamin du Jacob de *L'Ancien Testament*, la naissance coïncide avec la mort de la mère, pour Jordane, la naissance à l'écriture correspond au rejet perpétuel de la femme aimée :

Comment est-il possible que pendant des années la communication avec les proches qui m'aimaient et que j'aimais (je pense surtout à Florence et à Pauline) n'ait pu me combler et que j'aie toujours éprouvé le besoin de rechercher dans la lecture et dans l'écriture, c'est-à-dire dans une apparente solitude, un échange de présences, affectives aussi, mais non physiques et pourtant vivantes? (1993, p. 226)

Le narrateur continue pourtant de chercher, à travers des figures dédoublées (sœurs ou doubles), la présence de la femme aimée : « Je dis même à la fin quelques mots de mes problèmes sentimentaux depuis que Pauline et Florence ne sont plus là (avec Claudia la sœur de l'une, Françoise la sœur de l'autre et Valérie maintenant). » (1993, p. 199)

Le lien avec l'histoire de Rachel et Jacob (et on sait à quel point l'intertextualité joue un rôle majeur tant pour Puech que pour des Forêts) semble ici particulièrement intéressant puisqu'il donne quelques pistes sur « l'origine de la perte d'origine », qu'il dévoile une perte initiale et constitutive. Puech revient souvent sur ce vide et en parle de façon elliptique : « Au commencement était la perte. La perte est ce qui revient, ce qui revient sans cesse depuis l'origine, avant toute origine et toute biographie. » (2000, p. 44) ou encore :

Comme toutes ces activités qui ont pour objet la représentation de la personne et de la vie de l'écrivain sont dérisoires par rapport aux « vrais drames de la vie » [...] L'attachement pour des fétiches (privés ou institutionnels) est proportionnel à la hantise de l'absence. Comme le fétiche est ailleurs une dénégarion de la différence des sexes (« en avoir ou pas »), il est ici celle de la différence entre la vie et la mort (« être ou ne pas être ») : on transforme, pour ainsi dire « sur le vif », une personne en personnage, un auteur en images, un sujet en objet dans l'espoir de vaincre leur précarité. Mais en déniaient la mort, c'est la vie que l'on nie. [...] On prend des notes. On croit peut-être qu'il n'y a jamais de présence, ou seulement par les artifices qui en donnent l'illusion. On ne sait pas, peut-être, que ces illusions ne sont que des appels de la réalité, qu'elle est là, qu'elle murmure, mais que nos rappels étouffent sa voix. (Jordane, 1993, p. 163-164)

Ce « lien concret » endossé par la figure de la mère et que Marthe Robert évoque dans l'extrait cité précédemment, est absent pour le narrateur du journal. Le lien avec la réalité est perdu, absent, ou ignoré. Ce vide doit être compensé par la relation fantasmatique avec la figure du père. La relation avec le père, si elle est importante et valorisée par l'écriture de Puech, exhibée et même doublement soulignée, sert peut-être ici à dissimuler cette perte primitive, initiale, qui coupe le locuteur de la possibilité réelle de communiquer. Les trois états

successifs du journal se concentrent d'ailleurs de plus en plus sur la figure du père, comme si était à l'œuvre un travail de dissimulation de la « vraie vie » au profit du fantasme. Rien ne trouble d'ailleurs plus le locuteur du journal que le refus du « père » de parler de cette perte initiale, de l'impossibilité de faire les aveux qui s'imposent, du mystère jamais résolu et minant toute autre recherche par sa présence lancinante :

À chaque fois que je voulais parler à PA de ce qui m'est aussi essentiel que la littérature, de mes « obsessions personnelles » comme il dit (Florence, puis Pauline, sa double vie et son accident, de nouveau Florence, les deuils, les sœurs et la « ressemblance », Valérie), il se contractait, il se fermait. Donc je me limitais à ce qui ne provoquait pas cette sorte de rejet : la littérature, c'est-à-dire les joies et les peines médiatisées par les œuvres des autres, ou sublimées par nos propres tentatives, mais non pas immédiates comme j'aurais souhaité les partager. S'il avait accepté que nous parlions aussi simplement de ces autres passions, peut-être l'aurais-je moins idéalisé, peut-être aurais-je été aussi attentif à l'homme qu'à l'auteur? (Jordane, 1993, p. 220-221)

L'impossible aveu court-circuite une relation qui, de fait, n'évolue jamais vers un réel désir de communication, de partage par rapport aux événements de la vie, de sincère amitié. Chacun avance en parallèle, sans se toucher, et l'opposition de Louis-René des Forêts à la publication du journal est encore un écho de ce refus de l'aveu, de la confiance. Il faut donc taire ce qui ne touche pas à la littérature, taire sa vie, mais interdire le journal, c'est, de surcroît, interdire à Jean-Benoît Puech le désir d'écriture : pour lui en effet, la littérature et la vie ne sont pas des domaines séparés.

### ***Donc, s'engendrer seul***

De tout côté, des Forêts pousse Puech au mutisme. Ce mutisme le contraint à attribuer son propre journal à un autre que lui, à récuser sa paternité et à créer ce Benjamin, ce fils fictif, son double, et à devenir, comme il se plaît lui-même à le dire, « l'auteur de l'auteur ». Privé de mère, il doit s'engendrer seul. Il y arrive par le rêve, par le fantasme du père, mais invalide ainsi du même coup sa personne réelle, son ancrage dans la réalité. L'attribution de son journal à un auteur fictif, qu'il entoure d'ailleurs, cette fois sous son nom, de tout un appareillage paratextuel (une sorte de garde-fou?) et ultra académique (prolifération des notes de bas de page et des références intertextuelles, encadrement du journal de Jordane par une préface et une postface, liste exhaustive des noms des personnages apparaissant dans le journal ainsi que de ceux des auteurs fictifs et réels) ne lui permet d'apparaître que dans la peau du critique, du commentateur, du lecteur et, par définition, le confine dans une parole de la répétition. Jean-Benoît Puech, dépossédé de la paternité de son journal, se retrouve en quelque sorte muet et transpose sur lui-même le vœu de silence auquel il avait soumis Louis-René des Forêts, pour les besoins de la construction du mythe de l'écrivain silencieux – qu'il n'était d'ailleurs pas le seul à nourrir, Blanchot y a contribué pour beaucoup et des Forêts lui-même n'est pas étranger à la fabrication de ce mythe dont il se plaignait pourtant. Il y a une sorte d'échange entre les deux écrivains, une sorte de permutation des identités qui s'opère au fil du journal :

Louis-René m'a soutenu *mordicus* le contraire pendant une bonne douzaine d'années, à l'époque où j'essayais de lui faire entendre que rien n'est qui ne soit dit (en tout cas que rien n'est

qu'en *souffrance* avant d'être dit). Il affirmait qu'il ne souffrait pas de ne pas écrire et qu'il était heureux de se taire [...]. J'avais vingt-cinq ans, j'étais tout disposé à le croire et à changer pour lui mon fusil d'épaule. Je devins même plus royaliste que le roi et crus qu'il avait atteint le Silence serein et souverain. (Puech, 2000, p. 104)

Puech voit donc progressivement des Forêts se remettre à l'écriture (il s'agit d'ailleurs d'Ostinato, une sorte de long poème autobiographique et fragmentaire, ce qui n'est pas sans conséquence : il s'agit peut-être pour des Forêts d'une façon contournée de tenir un journal) alors qu'il croyait à son renoncement. Cette reprise de parole agit sur Puech à la manière d'un repoussoir, comme s'il se devait d'incarner l'autre face, de se poser contre le père afin d'affirmer sa propre identité. Il s'oblige donc à prendre la place occupée précédemment par des Forêts, la place du père, et de faire, en quelque sorte, vœu de silence. Toutefois, pour Puech, ce silence ne se scellera pas par un retrait partiel de la vie littéraire, comme ce fut le cas pour des Forêts, mais plutôt par l'impossibilité de dire le secret, d'avouer l'inavouable et de demeurer par là constamment dans une écriture de l'inachevé, dans une réécriture de soi systématique. Ce sont ces nombreux allers-retours, ces nombreuses tentatives de se dire qui fondent, paradoxalement, un être en perpétuelle mutation, sujet à changement « sans préavis ». C'est dans cette perspective qu'il est possible de voir en Jean-Benoît Puech un auteur sans œuvre, un auteur à jamais privé de l'unité d'une œuvre achevée.

## Bibliographie

- DES FORÊTS, Louis-René. 1998 [1946], *Le Bavard*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire ».
- JORDANE, Benjamin. 1993, *L'apprentissage du roman*, texte établi, présenté et annoté par Jean-Benoît Puech, Seyssel, Champ Vallon, « Recueil ».
- PUECH, Jean-Benoît. 2000, *Louis-René des Forêts, roman*, Tours, Farrago.
- RABATÉ, Dominique. 2001, « Le romancier de soi-même », *Revue des sciences humaines*, « Paradoxes du biographique », textes réunis par Dominique Viart, n° 263, p. 43-57.
- ROBERT, Marthe. 1972, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset.

### Résumé

Jean-Benoît Puech écrit pour la première fois à Louis-René des Forêts vers l'âge de vingt ans. Lorsque qu'il tente de publier, vingt ans plus tard, le journal de sa relation avec l'écrivain, celui-ci s'y oppose fermement, jugeant le portrait peu conforme à l'original. Jean-Benoît Puech trouve finalement dans la fiction un moyen de contourner ce refus en créant un double de lui-même, Benjamin Jordane, et en lui attribuant son propre journal, qu'il intitule *L'apprentissage du roman* (1993). Dépossédé momentanément de la paternité de son journal, Jean-Benoît Puech se constitue, véritablement, comme un auteur sans œuvre, et trouve peut-être en lui-même ce modèle d'écrivain mythique qu'il voulait voir en Louis-René des Forêts.

### **Abstract**

Jean-Benoît Puech wrote for the first time to Louis-René des Forêts when he was twenty years old. When he wanted to publish, twenty years later, the diary of his relationship with the author, Louis-René des Forêts refused to give his agreement to this project, because he considered that it depicted an unfaithful portrait of himself. Jean-Benoît Puech finally found in fiction a way to get around this problem by creating a double of himself, named Benjamin Jordane, and by giving him the responsibility of this diary, entitled *L'apprentissage du roman* (1993). Temporarily dispossessed of the authorship of his diary, Jean-Benoît Puech thus became an author without any literary work, perhaps finding in himself the model of the mythical writer he wanted to see in Louis-René des Forêts.